

Observatoire du Management Alternatif  
Alternative Management Observatory

---

Fiche de lecture

**Deux siècles de rhétorique  
réactionnaire**

Albert O. Hirschman  
1991



Brice Jeullin - Mai 2012  
Majeure Alternative Management – HEC Paris – 2011-2012

## Deux siècles de rhétorique réactionnaire

*Cette fiche de lecture a été réalisée dans le cadre du cours « Histoire de la critique » donné par Ève Chiapello et Ludovic François au sein de la Majeure Alternative Management, spécialité de troisième année du programme Grande École d'HEC Paris.*

Fayard, Paris, 1991.

Première date de parution de l'ouvrage : 1991.

**Résumé :** Dans son livre de 1991, qui est aussi une contribution personnelle au progressisme, Albert O. Hirschman étudie en détail les techniques rhétoriques utilisées par les conservateurs pour s'opposer aux réformes progressistes. Il retrace l'utilisation et les origines intellectuelles de trois procédés rhétoriques jusqu'au dix-huitième siècle : l'effet pervers, l'inanité et la mise en péril. En outre, il souligne le fait que le discours progressiste n'échappe pas à ce phénomène et suggère ainsi des moyens d'améliorer la qualité du débat public dans les sociétés démocratiques.

**Mots-clés :** Argumentation, Histoire des idées politiques, Progressisme, Changement

---

### *The Rhetoric of Reaction: Perversity, Futility, Jeopardy*

*This review was presented in the "Histoire de la critique" course of Ève Chiapello and Ludovic François. This course is part of the "Alternative Management" specialization of the third-year HEC Paris business school program.*

Fayard, Paris, 1991

Date of first publication : 1991

**Abstract :** In his 1991 book that was also a personal contribution to progressivism, Albert O. Hirschman details the various rhetorical devices which conservatives have used to prevent progressive reforms. Hirschman traces the use and the intellectual origins of three rhetoric patterns, perversity, futility and jeopardy, back to the 18th century. Moreover he highlights the fact that progressive speech is not immune to this phenomenon and thereby suggests ways to improve the quality of public debate in democratic societies.

**Key words :** Argumentation theory, History of political ideas, Progressivism, Change

#### Charte Ethique de l'Observatoire du Management Alternatif

Les documents de l'Observatoire du Management Alternatif sont publiés sous licence Creative Commons <http://creativecommons.org/licenses/by/2.0/fr/> pour promouvoir l'égalité de partage des ressources intellectuelles et le libre accès aux connaissances. L'exactitude, la fiabilité et la validité des renseignements ou opinions diffusés par l'Observatoire du Management Alternatif relèvent de la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

## Table des matières

<b>1. L'auteur et son œuvre.....</b>	<b>4</b>
1.1. Brève biographie.....	4
1.2. Place de l'ouvrage dans la vie de l'auteur.....	6
<b>2. Résumé de l'ouvrage.....</b>	<b>7</b>
2.1. Plan de l'ouvrage.....	7
2.2. Principales étapes du raisonnement et principales conclusions.....	7
<b>3. Commentaires critiques.....</b>	<b>17</b>
3.1. Avis d'autres auteurs sur l'ouvrage.....	17
3.2. Avis de l'auteur de la fiche.....	18
3.2.1. Les apports.....	18
3.2.2. Les limites.....	23
<b>4. Bibliographie sélective de l'auteur .....</b>	<b>26</b>
4.1. Ouvrages :.....	26
4.2. Articles :.....	26
<b>5. Références.....</b>	<b>27</b>
5.1. Ouvrage :.....	27
5.2. Articles :.....	27

# 1. L'auteur et son œuvre

## 1.1. Brève biographie

Né en 1915 à Berlin, Albert Otto Hirschman quitte l'Allemagne suite à l'arrivée au pouvoir des Nazis. Il arrive en France où il poursuit ses études à HEC et à la Sorbonne. Il étudie aussi à la London School of Economics puis décide, en 1936, de rejoindre l'Espagne pour combattre le Franquisme. En 1938, étudiant à l'Université de Trieste, il obtient son doctorat d'économie. Contraint de quitter l'Italie, il retourne en France où il se porte volontaire pour rejoindre l'armée française. Après la défaite, il participe à l'exfiltration vers l'Espagne de personnes menacées. En 1940, il quitte l'Europe pour les États-Unis où il obtient une bourse de recherche de la Fondation Rockefeller et travaille à l'Université de Berkeley. En 1943, il repart en Afrique du Nord et ensuite en Europe avec l'armée américaine puis en tant que responsable pour l'Europe de l'Ouest et le Commonwealth de la réserve fédérale américaine, dans le cadre du Plan Marshall. En 1952, il devient conseiller économique de Conseil national de la planification de la Colombie. Il retourne vers l'université en 1956, et travaille consécutivement à Yale, Columbia, Harvard et à l'Institute of Advanced Studies.

Les premiers travaux reconnus d'Hirschman datent des années 1960 et concernent le Tiers-Monde et la problématique du développement, avec des voyages en Amérique Latine et en Afrique. Le positionnement qu'il adopte dans ces travaux peut être considéré comme hétérodoxe : il célèbre son objet, le développement, comme une épopée ; il multiplie le recours à des disciplines comme la psychologie, la philosophie ou la linguistique et se donne pour but la formulation de préconisations de politiques publiques<sup>1</sup>. Ses travaux aboutissent à un cadre conceptuel, celui de la « croissance déséquilibrée » qui suggère que, puisque la croissance est un processus complexe, discontinu et hétérogène à l'échelle d'une économie, il faut privilégier l'investissement dans des secteurs à fort effet d'entraînement, tels l'industrie lourde. Les travaux d'Hirschman comme ceux de l'économiste français François Perroux

---

<sup>1</sup> Edey-Gamassou Claire, *Albert O. Hirschman : aperçu de ses apports aux sciences de gestion en général et au management public en particulier*. Contribution au séminaire du RECEMAP sur les Grands Auteurs en Management Public, juin 2005

ouvrent la voie à la théorie des industries industrialisantes dont s'inspireront des pays comme l'Algérie nouvellement indépendante.

Les travaux d'Hirschman se poursuivent avec l'étude du « déclin dans les firmes, États et organisations » et la formulation du modèle qui est sa contribution intellectuelle la plus fameuse, à savoir le triptyque « *Exit, Voice, Loyalty* »<sup>2</sup>. Cette contribution sera perçue en France comme essentiellement sociologique tandis qu'elle nourrira aux États-Unis des analyses se rattachant aux sciences de gestion et au marketing. Un exemple de cet apport, fourni par Frédéric Dromby, est celui de « *l'Exit sélectif des clients exigeants [qui] diminue l'incitation au maintien de la qualité* » dans un contexte où une entreprise en situation de monopole se voit confrontée à l'arrivée d'un produit innovant<sup>3</sup>. Cette grille de lecture des comportements d'un acteur face à la dégradation perçue d'une organisation, qui laisse le choix entre la désertion (*exit*), la protestation (*voice*) ou la loyauté (*loyalty*) reste abondamment reprise et enseignée dans le champ des sciences sociales.

Un troisième et dernier apport intellectuel de l'œuvre d'Hirschman concerne l'histoire des idées et, à nouveau, la sociologie des organisations. Cette branche de l'œuvre d'Hirschman, la plus proche du livre dont il est question ici, est marquée par deux ouvrages relatifs aux « microfondements d'une société démocratique »<sup>4</sup> : *Les passions et les intérêts : justification politiques du capitalisme avant son apogée*, publié en 1977 et *Bonheur privé, action publique*, publié en 1982. Le premier concerne l'évolution du regard porté sur l'intérêt individuel et la façon dont il est devenu l'un des fondements du capitalisme et l'une des choses les plus légitimes dans l'ordre social. Le second ouvrage s'intéresse, lui, aux arbitrages réalisés par les individus entre poursuite de leur intérêt individuel et action au service du bien public. Dans les deux cas, il s'agit donc d'envisager la profondeur de l'individu démocratique, qui ne se résume pas à un acteur rationnel « optimisateur » et de mieux comprendre les conditions de possibilité d'une société démocratique en termes de régulation du comportement des individus qui la composent. On peut considérer que *Deux siècles de rhétorique réactionnaire* prolonge cette réflexion car, comme cela sera explicité plus loin, cet ouvrage s'intéresse aussi aux conditions de possibilité du débat démocratique. Mais cela ne doit pas masquer le fait que cet ouvrage s'autonomise fortement au sein de l'œuvre d'Albert O. Hirschman.

---

<sup>2</sup> Hirschman A. *Exit, Voice, and Loyalty: Responses to Decline in Firms, Organizations, and States*, Harvard University Press, 1970

<sup>3</sup> Dromby F. *Albert O. Hirschman, telle un cible mouvante*, Revue française de gestion, 2007/8, n°177, P17

<sup>4</sup> Hirschman A. *Un certain penchant à l'autosubversion*, 1995, p 195, cité par Ceratton C. et Frobert L. *L'Enquête inachevée : Introduction à l'économie politique d'Albert Hirschman*, PUF, 2003, p204

## 1.2. Place de l'ouvrage dans la vie de l'auteur

*Deux siècles de rhétorique réactionnaire* occupe, dans l'œuvre d'Hirschman, une position à part. Cet ouvrage conserve certes plusieurs traits de l'œuvre d'Hirschman, parmi lesquels le recours à une grande variété d'inspirations disciplinaires : le livre est ainsi marqué par l'influence de l'histoire des idées, mais aussi par celle de l'économie politique et de la psychologie sociale. Comme une importante partie de l'œuvre d'Hirschman, cet ouvrage est aussi imprégné par la volonté de donner des outils pour l'action, en l'occurrence pour l'action politique et le débat d'idées, plus que par un goût pour la formalisation de modèles exhaustifs ou pseudo-scientifiques d'intelligibilité de problèmes sociaux.

Pour autant, ce livre qui paraît en 1991 est, plus que le reste de l'œuvre d'Hirschman, un ouvrage qui tient beaucoup aux circonstances de l'époque à laquelle il a été écrit. L'objectif d'Hirschman, qui se définit lui-même comme un progressiste, est essentiellement de déminer la rhétorique des conservateurs et de libérer le progressisme des chaînes d'un discours conservateur qui paralysent les propositions progressistes et les empêchent de prospérer dans le débat public. Ce livre se présente donc autant comme une contribution intellectuelle, notamment à l'histoire des idées, que comme une œuvre engagée contre ce que Hirschman considère comme le danger du moment : le tournant néolibéral et sa remise en cause de l'État-providence.

L'ouvrage, par son caractère particulièrement personnel, semble marquer en définitive une transition dans l'œuvre d'Hirschman vers des écrits à dimension plus fortement autobiographique et qui questionnent le positionnement du scientifique et de l'homme engagé à la fois par rapport à la connaissance et par rapport à l'action au service du bien public. Quatre ans après le livre étudié ici, Hirschman publie *Un certain penchant à l'autosubversion*, qui, poursuivant le livre de 1991 consacré à des idées reçues, se penche sur le goût de l'auteur pour le processus qui conduit à se faire une opinion en doutant et en questionnant les idées préconçues, avant de soumettre à nouveau l'opinion adoptée à un examen critique. C'est en définitive cette posture intellectuelle qui fait chez Hirschman le lien entre l'engagement progressiste du citoyen et l'engagement intellectuel du chercheur.

## 2. Résumé de l'ouvrage

### 2.1. Plan de l'ouvrage

Avant-propos

Chapitre premier - Deux siècles de rhétorique réactionnaire

Chapitre 2. – La thèse de l'effet pervers

Chapitre 3. – La thèse de l'inanité

Chapitre 4. – La thèse de la mise en péril

Chapitre 5. – Les trois thèses dans l'histoire : comparaisons, combinaisons

Chapitre 6. – De la rhétorique de la réaction à la rhétorique du progrès

Chapitre 7. – Au-delà de l'intransigeance

### 2.2. Principales étapes du raisonnement et principales conclusions

L'ouvrage débute par un avant-propos qui permet de comprendre **l'intention de l'auteur**. Hirschman regrette que le « *sentiment inquiétant d'être coupé non pas simplement des opinions, mais de l'expérience vécue d'une très grand nombre de ses contemporains [soit] un trait caractéristique des sociétés démocratiques modernes* »<sup>5</sup>. C'est notamment entre conservateurs et progressistes que l'auteur diagnostique une telle incapacité à communiquer, qui débouche sur une incompréhension radicale de l'autre.

Cette incapacité à communiquer, Hirschman écrit l'avoir ressenti face à la montée en puissance des néoconservateurs dans les années 1980. Soucieux de « *réagir à cet assaut* », Hirschman se donne pour objet non pas un supposé tempérament conservateur qu'il s'agirait de dénoncer mais les types de discours conservateur. Avec cette « *décision de [s']en tenir à la surface des choses de [s']essayer à une analyse « à froid », purement historique et logique, des types de discours, de raisonnement et de rhétorique utilisés* » par les conservateurs, Hirschman espère éviter l'écueil que constituerait une essentialisation de l'adversaire. Plus

---

<sup>5</sup> Hirschman A. *Deux siècles de rhétoriques réactionnaire*, Fayard, 1991, p9

précisément, il se donne pour objet ce qu'il appelle les « *impératifs du raisonnement* » dans le discours conservateur, c'est-à-dire un ensemble de briques de sens se présentant comme des relations logiques mobilisées par les conservateurs pour structurer et appuyer leurs discours. L'intuition d'Hirschman est que le recours à ces impératifs du raisonnement ossifie le discours conservateur autant qu'il le sert et qu'il obère, *in fine*, les chances de pouvoir établir un véritable dialogue démocratique entre conservateurs et progressistes.

Dans un premier chapitre, Hirschman fixe **le cadre de sa réflexion**, à fort substrat historique : pour structurer son propos, il recourt au modèle séquentiel développé par le sociologue britannique T.H. Marshall dans sa conférence de 1949 sur le « *développement de la citoyenneté* » en Occident. Cet auteur distingue trois dimensions de la citoyenneté qu'il associe à trois phases historiques : le dix-huitième siècle aurait vu l'instauration des droits civils (liberté de parole, de pensée, de religion, etc. assimilables aux droits de l'homme) puis le dix-neuvième siècle aurait été celui de la conquête des droits politiques et plus particulièrement du droit de vote ; le vingtième siècle, enfin, étant celui de la conquête des droits économiques et sociaux. Hirschman ajoute à ce modèle l'idée que chaque avancée progressiste se serait heurtée à un mouvement de réaction qui aurait tenté de s'y opposer.

S'appuyant sur cette grille de lecture historique empruntée à T.H. Marshall, Hirschman apporte sa propre grille de lecture de la rhétorique réactionnaire à l'aide de laquelle il va examiner chacune des réactions associées aux phases historiques identifiées. Cette grille de lecture ne doit pas tromper, elle ne vise pas l'exhaustivité : elle fournit plutôt un outil pour déceler à travers les âges des motifs similaires dans le discours conservateur. Elle se présente sous la forme d'un triptyque : l'effet pervers, l'inanité et la mise en péril. A chaque avancée progressiste, les conservateurs mobiliseront une ou plusieurs de ces « thèses » pour discréditer les propositions progressistes. Ce sont ces trois thèses qui donnent leur structure à l'ouvrage, avec un chapitre consacré à chacune.

Avant d'en venir aux développements relatifs à l'effet pervers, il convient ici de préciser un point de vocabulaire : Hirschman explique en cette fin de premier chapitre son choix du terme de réaction et du qualificatif de réactionnaire qui est présent jusque dans le titre de l'ouvrage. Le choix d'Hirschman s'explique par l'importance conceptuelle du couple action-réaction dans sa vision de l'histoire. L'auteur a conscience du caractère péjoratif qu'a pris le terme de réaction, notamment à la suite de la Révolution française. Il déplore que le terme ait



pris une telle connotation négative mais ne renonce pas à l'utiliser, au contraire de ce que nous faisons ici<sup>6</sup>.

Le second chapitre est donc consacré à **la thèse de l'effet pervers**. Cette idée relève, au même titre que l'inanité ou la mise en péril, de ce que Hirschman appelle l'analyse des effets non voulus des actions humaines. Il s'agit donc d'une astuce par laquelle les conservateurs n'attaquent pas de front les desseins des progressistes, dont ils peuvent même louer la pureté, mais au contraire les effets induits par les réformes progressistes. En l'occurrence, l'effet pervers suggère que les résultats de ces actions seront l'inverse des progrès attendus. Chacune des grandes étapes de Marshall a vu la mise en place d'une rhétorique des effets pervers :

- La première phase voit la formation de la thèse de l'effet pervers dans les écrits notamment d'Edmund Burke, dans ses *Réflexions sur la Révolution en France* de 1790. Burke formule pour la première fois « l'idée que certaines tentatives d'instauration de la liberté conduisent inmanquablement à la tyrannie »<sup>7</sup>. Cette idée, qui semblera confirmée par la Terreur, les guerres et l'émergence de la dictature de Napoléon, se répandra rapidement en Europe, notamment dans les textes de Schiller et Müller. Particulièrement intéressante est l'analyse que fait Hirschman des origines intellectuelles de cette thèse : Burke, inspiré par les philosophes écossais du dix-huitième siècle, aurait puisé l'idée de la Main invisible chez Adam Smith et l'aurait en quelque sorte retournée. Sous la plume de Burke, ce ne sont ainsi plus les vices privés qui ont un effet vertueux pour la collectivité mais la vertu progressiste qui se trouve assortie d'effets pervers.

Une autre origine importante de la thèse de l'effet pervers se trouve chez Joseph de Maistre, qui dans ses *Considérations sur la France* en 1796 estime que la Providence condamne les responsables (progressistes) de la Révolution à « *tomber sous les coups de leurs complices* ». Cette image d'une Providence vengeresse, prenant plaisir à déjouer les projets de l'homme et dont les desseins ne seraient accessibles qu'à un petit nombre d'initiés accreditte l'origine clairement religieuse de la thèse de l'effet pervers.

---

<sup>6</sup> Le choix des termes « conservateur » et « conservatisme » en lieu et place des termes « réactionnaire et réaction » dans le cadre de cette fiche s'explique par plusieurs raisons. Il s'agit notamment de ménager le lecteur qui pourrait se sentir en porte-à-faux si l'on employait le vocabulaire choisi par Hirschman. Il s'agit en second lieu de prendre en compte la spécificité française, reconnue par Hirschman lui-même, qui a vu le terme de réaction se charger de connotations particulièrement négatives dans notre pays (on soulignera toutefois que ce choix n'a pas été opéré par le traducteur). Il s'agit enfin de prendre la distance critique nécessaire par rapport au texte de Hirschman qui décrit, en dernière analyse, des discours qui sont ni plus « réactionnaires » que « conservateurs ».

<sup>7</sup> Hirschman A. *Deux siècles de rhétoriques réactionnaire*, Fayard, 1991, p2

- La rhétorique de l'effet pervers se déploie aussi lors de la deuxième phase, celle qui voit la conquête du droit de vote. La contribution la plus importante à la rhétorique conservatrice est celle de Gustave Le Bon, qui, dans sa *Psychologie des foules* publiée en 1895, s'inspire des travaux de l'époque dans le domaine de la médecine et de la psychologie pour établir une stricte distinction entre l'individu, le plus souvent accessible à la raison et la foule : « *Peu aptes au raisonnement, les foules sont au contraire très aptes à l'action* », voire au débordements criminels si on les y incite. Ce faisant, Le Bon apporte un argument à ceux qui s'opposent à l'extension du droit de vote aux masses populaires, fondamentalement dangereuses.
- L'instauration de droits sociaux s'est aussi heurtée à la rhétorique de l'effet pervers. L'exemple canonique est celui des effets pervers attribués au salaire minimum. Milton Friedman a ainsi pu écrire que « *les lois sur les salaires minimaux [...] constituent sans doute l'exemple le plus parlant que l'on puisse trouver d'une mesure dont les effets sont exactement à l'opposé de ceux qu'en attendaient les hommes de bonne volonté qui la soutenaient*<sup>8</sup> ». Mais l'apparition de la thématique de l'effet pervers en matière économique et sociale remonte pour Hirschman au dix-neuvième siècle et aux débats sur les *Poor Laws* anglaises : pour les opposants à ces lois, comme Burke, Malthus ou Tocqueville, et les partisans du *Poor Law Amendment Act* de 1934 qui a remplacé les mesures d'assistance des *Poor Laws* par des mesures d'enfermement dans des *workhouses*, l'assistance conduisait au développement de la pauvreté car elle incitait à l'oisiveté. La thématique de l'effet pervers des mesures économiques et sociales sera au vingtième siècle au cœur de la critique de l'État-providence telle que la mèneront des auteurs comme Charles Murray, Jay W. Forrester ou Nathan Glazer.

Hirschman conclut cet important chapitre sur l'effet pervers par une série d'observations sur cette thèse. Il revient d'abord sur la nature de l'effet pervers pour préciser qu'il ne s'agit pas simplement d'une variante de la conséquence non voulue ou d'une conséquence négative parmi d'autres conséquences d'une action : l'effet pervers ne laisse place à aucun doute sur les résultats de la réforme et sur le bilan à en tirer. La réforme progressiste conduira inmanquablement à un recul. C'est ici que l'on peut déceler un saut cognitif : désormais, il ne s'agit plus d'une démarche rationnelle de prévision des conséquences possibles d'une action ; il s'agit d'un procédé rhétorique par lequel on jette le discrédit sur une idée sans l'examiner plus avant. Hirschman revient ensuite sur les origines religieuses du concept d'effet pervers, qu'il fait remonter au couple *Hubris-Némésis* : la volonté pour l'homme de s'élever au rang

<sup>8</sup> Friedmann M. *Capitalisme et liberté*, 1971, P225 cité par Hirschman, p 51

du divin (*Hubris*), le condamnant la vengeance divine (*Némésis*). Une autre remarque intéressante concerne le prestige et la fierté qu'éprouvent ceux, comme de Maistre, à qui la Providence a permis de déchiffrer ses desseins vengeurs. Lorsque de Maistre écrit qu' « *il est doux, au milieu du renversement général, de pressentir les plans de la Divinité* »<sup>9</sup>, Hirschman y voit un « *sentiment de leur supériorité* » qu'éprouveraient les conservateurs et que l'on pourrait rapprocher de l'idée de distinction.

Le troisième chapitre aborde **la thèse de l'inanité**. Cette thèse est pour les progressistes « *la plus mortifiante* » selon Hirschman car elle postule que quelles que soient les actions qu'ils puissent entreprendre, rien de changera l'ordre du monde. Il est à nouveau possible de retracer la généalogie de cette thèse selon les étapes du développement de la citoyenneté de Marshall :

- La première expression de la thèse de l'inanité mentionnée par Hirschman concerne une interprétation rétrospective de la Révolution française, celle de Tocqueville. Dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, Tocqueville entreprend en effet de souligner la large part de continuité entre l'Ancien Régime et la Révolution, notamment en ce qui concerne le processus de constitution de ce que l'on peut désigner sous le terme d'État moderne. Hirschman voit dans cet apport de Tocqueville une première expression de la thèse de l'inanité teintée toutefois de progressisme, puisque les évolutions décrites sont considérées comme Tocqueville comme inévitable.
- La seconde expression de la thèse de l'inanité, dans le domaine des droits politiques, trouve son origine dans les travaux des « théoriciens de l'élite » que sont Gaetano Mosca et Vilfredo Pareto qui élèvent au rang de règle immuable le fait que les sociétés se divisent entre gouvernants et gouvernés, entre une élite dirigeante et ce qu'étant donné le prisme théorique des deux auteurs on pourrait appeler « le reste ». Cette théorie a permis à Mosca de prophétiser avec un certain succès le devenir du projet communiste: « *les sociétés communistes et collectivistes seraient sans aucun doute gérées par des fonctionnaires* »<sup>10</sup>. Pareto donnera lui naissance à ce qui sera appelé la « loi de Pareto » qui prétendra définir une relation immuable d'inégalité dans la distribution des revenus. Les travaux de Roberto Michels viendront compléter l'apport théorique des deux auteurs avec

---

<sup>9</sup> De Maistre J. *Considérations sur la France*, 1796

<sup>10</sup> Hirschman A., op. cit, p 92

l'énonciation en 1911 d'une « loi d'airain de l'oligarchie » qui pose que les organisations de masse sont invariablement dominées par des oligarchies qui poursuivent ainsi leur intérêt propre.

- Concernant les droits sociaux et l'État-providence, la thèse de l'inanité trouvera à s'appliquer en déclinant dans le domaine de l'économie politique les théories de l'élite de Mosca, Pareto et Michels. La contribution la plus remarquable de ce point de vue est celle de George Stigler, prix Nobel d'économie et membre de l'école de Chicago, qui formula en 1970 la « loi de Director sur la distribution des revenus publics » qui pose que les dépenses publiques servent principalement les intérêts des classes moyennes. Cette frange de la population aurait réussi à évincer les pauvres du jeu politique et, maîtrisant le pouvoir donc le système fiscal, chercherait à financer les dépenses en prélevant des impôts importants sur les riches. Cette analyse, reprise et déclinée par Milton et Rose Friedman et Gordon Tullock sera appliquée pour dénoncer par exemple, notamment dans les travaux de Martin Feldstein, la tromperie que constitue le régime d'assurance chômage lorsqu'il prétend aider les pauvres. Si Hirschman ne nie pas qu'une politique publique puisse occasionnellement profiter à d'autres que ses destinataires affichés, il replace ce fait dans un contexte plus large et contredit ainsi la thèse de l'inanité : décrivant les évolutions des politiques du logement dans les pays en développement, il met en évidence le fait que les politiques publiques sont soumises à un processus continu qui questionne leur pertinence comme leur efficacité et réoriente le plus souvent l'action quand celle-ci n'atteint pas la cible visée.

Hirschman procède à nouveau en donnant quelques éléments d'analyse généraux de cette thèse de l'inanité. L'inanité est tout d'abord comparée à l'effet pervers : à la différence de l'effet pervers, elle se distingue par une volonté de nier ou minimiser le changement. Elle participe, contrairement à l'effet pervers qui insiste sur l'imprévisibilité des conséquences des actions humaines pour le plus grand nombre, d'une vision d'un monde qui serait régi par des lois immuables. Tandis que l'effet pervers était pétri de religiosité, l'inanité est fondamentalement une rhétorique scientiste. Par ailleurs, l'inanité apparaît bien plus blessante que l'effet pervers pour le progressiste : Hirschman mentionne comme exemple à ce sujet l'émergence de la nouvelle économie classique qui, par le jeu des anticipations rationnelles, a conclu à l'inanité des politiques keynésiennes, dont les effets pouvaient être immédiatement annulés par les agents.

Hirschman s'emploie ensuite à critiquer cette thèse de l'inanité : il défend l'idée que les tenants de cette thèse concluent trop tôt à l'inanité des réformes progressistes, écartant la possibilité d'un apprentissage et d'un redressement. Il met aussi en évidence le fait que l'inanité s'expose particulièrement à des phénomènes d'autoréalisation (lorsque les progressistes se démobilisent la société devient, comme prévu, moins progressiste) mais aussi d'autoréfutation (lorsque la thèse de l'inanité conduit à une mobilisation accrue ayant pour but de faire mentir la règle honnie).

Hirschman révèle enfin la convergence des discours conservateur et d'extrême gauche autour de la question de l'inanité, les membres de l'extrême gauche considérant eux aussi le système de domination comme quasi-immuable. Pour l'auteur, cette vision ignore qu'il existe nécessairement une différence entre les objectifs d'une action et ses conséquences et peut même, à trop faire le portrait d'un ordre immuable, se révéler dangereuse.

Le quatrième chapitre est consacré à **la thèse de la mise en péril**. Cette thèse soutient l'idée que « *le progrès dans les sociétés humaines est si problématique que tout nouveau « pas en avant » porte gravement atteinte à une ou plusieurs conquêtes (droits, libertés, garanties) antérieures* »<sup>11</sup>, qu'on ne pourrait donc construire d'un côté sans « détricoter » de l'autre. Passée au crible du modèle de Marshall, cette thèse se traduit de deux manières :

- La première mise en péril est celle de la liberté, mise en danger par la démocratie au cours de la seconde phase de Marshall. Cette thèse est plus particulièrement exprimée par Benjamin Constant qui, dans son *Discours sur la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes de 1819*, formule l'idée que la liberté des Anciens, liberté-participation, est difficilement compatible avec celle des Modernes, définie comme la sécurité dans les jouissances privées. La thèse de la mise en péril des libertés par la démocratie trouvera plus particulièrement à s'appliquer dans les réformes électorales anglaises de 1832 et 1867. En 1832, l'introduction d'un suffrage censitaire suscita l'inquiétude des Whigs et des Tories craignant « *l'anéantissement de la Couronne et des Pairs* » et se réfugiant dans ce que l'historien J.R.M Butler, cité par Hirschman, a appelé « *le culte de la constitution britannique* ». En 1867, au moment d'un nouvel élargissement du droit de vote, cette fois aux classes populaires, les mêmes arguments seront utilisés par des hommes politiques comme Robert Lowe pour lutter contre cette nouvelle vague de démocratisation... alors même, comme le souligne Hirschman avec malice, que la réforme de 1832 n'avait eu aucun effet désastreux.

---

<sup>11</sup> Hirschman A., op. cit, p141

Hirschman signale aussi une importante variante de cette thèse avec la première application de la thèse de la mise en péril dans le domaine économique. L'argument, développé à la fin du dix-neuvième siècle en Angleterre, consistait à suggérer que si la démocratie progressait, le peuple s'opposerait à la fois au libre-échange qui était considéré comme la source de la prospérité britannique et au progrès technique, à la manière des Luddites.

Prolongeant l'idée d'une mise en péril, l'idée d'incompatibilité entre différentes libertés et caractéristiques nationales va se développer en Europe. Constant, ainsi que Fustel de Coulanges, contribueront à opposer liberté des Anciens et liberté des Modernes. Puis les intellectuels nationaux européens seront amenés à faire le choix d'une liberté plutôt que de l'autre dans la définition des supposés caractères nationaux, renforçant cette idée d'incompatibilité: prix de sa grande propension à la liberté intellectuelle, l'Allemand serait ainsi, pour un auteur comme Max Scheler, peu prédisposé à la liberté politique.

- La seconde mise en péril est celle de la démocratie, ou de la liberté, voire des deux, par l'État-providence. Ce motif est notamment dessiné par Friedrich Hayek en 1944 dans *La Route de la servitude* et surtout dans *The Constitution of Liberty* en 1960. Il y décrit l'État comme une perpétuelle menace pour la liberté et la démocratie animée par un projet « socialiste » qui, s'il a perdu la visibilité du planisme, n'en reste pas moins à l'œuvre au sein de l'État. Il considère que dès lors que l'État est en situation de monopole pour une activité, « la liberté est gravement menacée »<sup>12</sup>.

La poursuite de l'attaque de l'État-providence verra des auteurs originaires de la gauche comme James O'Connor essayer de souligner les contradictions du keynésianisme avant que la thèse de la mise en péril se stabilise autour de la notion de surcharge (*overload*) supportée par l'État du fait des politiques sociales. Samuel Huntington, dans un rapport de 1973 à la Commission trilatérale intitulé *The Crisis of Democracy* conclura ainsi à une « crise de la gouvernabilité » engendrée par l'expansion de l'action de l'État. Si cette notion a, selon Hirschman, disparu aussi vite qu'elle était apparue, l'idée que le « trop d'État » menace l'État lui-même, la démocratie et la liberté, reste donc au cœur de la critique de l'État-providence.

Les commentaires généraux que Hirschman réserve à la thèse de la mise en péril concernent d'abord son statut cognitif : Hirschman considère la « mentalité de somme nulle » comme une « survivance atavique » emprunte de superstition et finalement peu éloignée de la

---

<sup>12</sup> Hayek, F. *The Constitution of Liberty*, 1960 p289-290, cité par Hirschman p185

croyance en l'*Hubris* et la *Némésis*. Il s'attache ensuite à montrer qu'il existe entre la mise en péril et son antithèse, le soutien réciproque entre deux réformes, une grande diversité de possibilités intermédiaires et qu'en conséquence il y a quelque chose de grossier à conclure immédiatement à la mise en péril quand les effets de l'intrication de deux réformes sont le plus souvent ambigus.

Dans un chapitre 6, Hirschman s'intéresse à **la comparaison** des thèses exposées précédemment (et rappelées dans le tableau ci-dessous) et à **leur articulation**, notamment dans le temps :

- Hirschman souligne qu'il apparaît que l'effet pervers, d'idée neuve à l'origine est devenu un argument réflexe mobilisé à tout moment.
- En termes de compatibilité, Hirschman relève que malgré leur incompatibilité de principe, les thèses de l'effet pervers et de l'inanité « s'attirent mutuellement » et sont invoqués par les mêmes acteurs au même moment alors même que des combinaisons plus intuitives sont mobilisées moins souvent.
- Hirschman détaille aussi d'autres modes d'articulation plus complexes car inscrits dans le temps, notamment entre inanité et mise en péril.

Argument	Émergence des libertés individuelles	Émergence de la démocratie	Émergence de l'État-Providence
Mise en péril		G. Canning R. Lowe H. Maine Fustel de Coulanges M. Scheler	F. Hayek S. P. Huntington
Effet pervers	E. Burke J. de Maistre A. Müller	G. le Bon H. Spencer	Adversaire des Poor Laws Partisans nouvelle Poor Law J. W. Forrester, N. Glazer C. Murray
Inanité		G. Mosca V. Pareto J. F. Stephen	G. Stigler M. Feldstein G. Tullock

L'ouvrage se conclut avec des chapitres 6 et 7 qui traitent de **la rhétorique progressiste** et du **dialogue démocratique**.

- Hirschman trouve dans le discours progressiste l'existence de procédés rhétoriques apparentés à ceux décrits jusqu'ici. Il s'agit notamment de la synergie ou du soutien réciproque qui suppose *a priori* un effet globalement positif de l'interaction entre deux réformes progressistes. La thèse du péril imminent, qui obligerait à adopter la réforme sans prendre le temps de peser le pour et le contre s'oppose elle aussi à ce que Hirschman qualifie d' « attitude mûre ». La certitude d'être du côté de l'histoire et de percevoir les lois du mouvement de l'histoire humaine, c'est-à-dire l'historicisme, ferait aussi parti des effets rhétoriques de prédilection des progressistes. « L'escalade » enfin, rhétorique de la fuite en avant qui décide d'ignorer radicalement la possibilité d'effets pervers est le dernier effet rhétorique recensé par Hirschman dans le discours progressiste.
- Dans un chapitre conclusif intitulé « au-delà de l'intransigeance », Hirschman propose enfin de replacer les rhétoriques qu'il a identifiées dans le cadre plus général du débat public. Elles apparaissent alors comme des variantes extrêmes des positions conservatrices et progressistes, des « rhétoriques de l'intransigeance » qui empêchent le dialogue. Face à cela, Hirschman appelle de ses vœux un dépassement des positions extrêmes et un débat public plus « philodémocratique », objectif auquel concourt la meilleure compréhension du rôle d'arguments conçus pour interdire tout dialogue.



## 3. Commentaires critiques

### 3.1. Avis d'autres auteurs sur l'ouvrage

L'ouvrage d'Albert O. Hirschman a bénéficié dès sa sortie d'une large reconnaissance, notamment du fait de son apport de la distinction entre les trois thèses de la rhétorique réactionnaire. Stanley Hoffman a ainsi pu saluer un livre « *d'une intelligence admirable, original et provocateur, où se retrouvent l'agilité intellectuelle et l'engagement au service des idées de progrès que l'on connaît à Hirschman* »<sup>13</sup>.

Au moment de sa parution, le livre d'Albert O. Hirschman a suscité un débat dans les cercles intellectuels français. L'incursion d'Hirschman dans le domaine de l'histoire de la Révolution française ne pouvait que susciter des réactions tant la question de l'héritage révolutionnaire occupait une position centrale dans les recompositions idéologiques à l'œuvre dans le milieu intellectuel, à la suite des travaux de François Furet notamment. En 1992, la revue *Le Débat* a ainsi accueilli la publication du livre d'Hirschman avec un article de Raymond Boudon auquel a répondu Albert Hirschman lui-même.

La réception du livre d'Hirschman par Boudon<sup>14</sup>, intellectuel représentatif d'une certaine partie des milieux intellectuels français, peut être qualifiée d'exécration à tous points de vue. Confondant l'effet non-intentionnel et la conséquence négative avec l'effet pervers, procédé rhétorique qui peint en noir une réalité fondamentalement grise, Boudon entreprend de réhabiliter l'effet pervers et d'en trouver des traces dans l'œuvre d'Hirschman. Il se lance ensuite dans des explications à caractère épistémologiques ayant pour but de défendre les « lois » mises à mal par Hirschman. S'il souligne ensuite, à raison, que le triptyque proposé par Hirschman peut paraître simplificateur, il caricature à nouveau le propos en ignorant largement les développements que Hirschman réserve aux rhétoriques progressistes et va jusqu'à nier qu'il y ait une spécificité de la rhétorique conservatrice. Hirschman dans sa réponse<sup>15</sup> écrira se sentir face au texte de Boudon « *comme le fameux moustique dans un camp de nudistes* », ne sachant pas par où commencer.

<sup>13</sup> Hirschman A.. op. cit. Quatrième de couverture

<sup>14</sup> Boudon R. *La rhétorique est-elle réactionnaire ?* Le Débat, 1992/2, n°69, p87-95.

<sup>15</sup> Hirschman A. « L'argument intransigeant comme idée reçue, réponse à Raymond Boudon », *Le Débat*, 1992/2, n°69, p96-102.

## 3.2. Avis de l'auteur de la fiche

### 3.2.1. Les apports

#### *Les apports pour le démocrate*

L'apport principal d'Hirschman est de proposer des outils pour débarrasser le débat public d'artifices rhétoriques qui empêchent de penser les problèmes publics. « L'effet pervers » de ces outils rhétoriques étant abondamment documenté, il serait envisageable d'engager une lutte contre l'utilisation de ces formules au nom de la qualité du débat public.

Derrière ce qu'il faut éliminer, Hirschman propose aussi une vision particulièrement qualitative et attractive du débat public et de la prise en compte des problèmes publics. C'est une vision fondée sur la rationalité et le dialogue qui n'est pas sans évoquer les théories de Jürgen Habermas. C'est aussi une vision de la prise en compte des problèmes publics empreinte d'une conscience du besoin de réflexivité et d'un désir d'amélioration perpétuelle.

*In fine*, Hirschman propose de rompre avec le manichéisme et la vision agonistique du débat public ce qui semble particulièrement opportun à l'heure où c'est plutôt la vision de Léo Strauss, fondée sur la désignation d'un adversaire et l'entretien d'un sentiment d'altérité radicale, qui semble inspirer certains discours publics.

#### *Les apports pour le progressiste*

- Réinventer un progressisme réformiste et lui redonner l'initiative

L'ouvrage d'Albert O. Hirschman s'attache à déminer la rhétorique qui s'oppose aux avancées progressistes. Ce positionnement même est révélateur d'un certain contexte historique, où l'on pouvait encore penser que le mouvement était du côté du progressisme. Si l'ouvrage avait été écrit aujourd'hui, il est probable que l'objet d'étude d'Hirschman aurait été la rhétorique réactionnaire non seulement d'opposition à de nouvelles avancées progressistes mais de remise en cause des avancées existantes.

Si l'optimisme qui transparaît dans le texte d'Hirschman ne semble pas naturel aujourd'hui, tant le progressisme s'est retrouvé dans une position défensive depuis le tournant libéral, il n'en reste pas moins que peuvent être déduits de l'analyse d'Hirschman un certain

nombre d'éléments de nature à refonder le progressisme, à le libérer des pièges rhétoriques dans lequel il est parfois tombé et, *in fine*, à lui faire regagner l'avantage.

Ce qui apparaît à la lecture du texte d'Hirschman, c'est que le progressisme s'est laissé captiver par la rhétorique réactionnaire, et notamment celle des effets pervers. Les critiques du progressisme ont réussi à faire passer le coût des réformes progressiste pour leur bilan global, c'est-à-dire la partie pour le tout. L'effet de ce doute jeté sur les réformes progressistes a été de les bloquer, ce qui a fait perdre l'initiative aux progressistes. Hirschman donne la clé pour remédier à cela : cette clé est extrêmement simple mais, pour autant, elle est souvent oubliée. Il s'agit du bilan coûts-avantages. Hirschman ne nie en effet pas qu'une réforme progressiste puisse avoir un coût. Ce qu'il dénonce, c'est le raccourci qui est opéré lorsque ce coût, qu'il faudrait comparer à l'avantage retiré, se transforme par le jeu de l'effet pervers en bilan globalement négatif de la mesure. *A contrario*, l'attitude à adopter devrait donc être de faire sérieusement le bilan coûts-avantages des mesures proposées, sans se laisser obnubiler par des coûts grimés en effets pervers. Pour dire les choses plus simplement, l'enseignement que livre Hirschman aux progressistes est le suivant : « Remettez toutes les options sur la table ! ». Il s'agit en effet de ne plus être *a priori* effrayé par les effets pervers possibles d'une augmentation du salaire minimum, des minima sociaux, par la diminution de la durée du travail, par la nationalisation d'une entreprise ou par le fait pour la banque centrale de prêter à l'État mais d'envisager sereinement l'opportunité qu'il y a à conduire de telles réformes dans un contexte donné et de peser le pour et le contre. Ce « nouvel esprit du progressisme » que le texte d'Hirschman engage à imaginer serait de nature à donner un nouvel élan à un progressisme réformiste critiqué pour son manque d'ambition et qui, parfois, a pu faire passer des présupposés de nature réactionnaire pour une éthique de responsabilité.

Les conséquences de ce « changement de moteur » du progressisme dans le jeu politique pourraient se révéler intéressantes : étant donné qu'il n'est peu probable que les tenants du réformisme parfois qualifié de « gestionnaire », qui a longtemps prévalu, ne puissent ni ne veuillent adopter l'attitude intellectuelle nécessaire à la pratique de ce progressisme décomplexé, une des conséquences possibles de l'émergence du nouveau progressisme pourrait être de transférer l'étiquette du progressisme à de nouveaux acteurs. Des acteurs autrefois considérés comme contestataires ou critiques pourraient être les mieux placés et les mieux disposés intellectuellement pour agir avec le pragmatisme radical requis par le nouveau progressisme. Concrètement, et pour s'essayer à la politique-fiction, le jeu politique pourrait être bouleversé comme il vient de l'être en Grèce où les électeurs ont mis en tête du camp

progressiste au cours des récentes élections législatives un parti originaire de la gauche radicale différent du « parti de gouvernement » progressiste historique.

- Réexaminer avec un regard critiques les propositions « progressistes » contemporaines

L'un des apports de Hirschman est qu'il conduit à s'interroger sur les présupposés des propositions de réformes qui peuvent être formulées aujourd'hui. Dans quelle mesure certaines d'entre elles sont elles, derrière leur apparence progressiste, inspirée par la rhétorique conservatrice ? La question peut se poser tant le parallèle est évident entre le discours conservateur sur les *Poor Laws* anglaises et le discours sur les trappes à pauvreté ou à inactivité, appliqué en particulier aux minima sociaux et à l'indemnisation du chômage. Ces mécanismes qui ont pour cœur l'effet pervers sont au centre de réformes visant par exemple « l'activation des dépenses passives » dans le domaine de l'emploi ou encore la responsabilisation des chômeurs ou des bénéficiaires des minima sociaux par la conditionnalité des aides. Si elles se parent d'une forme de scientificité, même si les effets de telles réformes restent sujet à débat, le livre de Hirschman rappelle que leur origine intellectuelle n'est pas nécessairement aussi rationnelle que leurs partisans pourraient le prétendre.

*In fine*, la lecture d'Hirschman conduit à un réexamen critique des mesures présentées comme progressistes. Sont-elles les réponses les plus rationnelles aux besoins sociaux ou s'appuient-elles en fait sur des présupposés conservateurs comme celui du « chômage volontaire » ? Le texte d'Hirschman engage à opérer un tel droit d'inventaire dans la gamme des propositions progressistes et à considérer avec une plus grande circonspection celles qui semblent avoir pour cœur des préjugés conservateurs pour la simple raison qu'étant issue d'une réflexion peu soucieuse de la réalité, elles pourraient être de fausses réponses à de faux problèmes. Le revenu de solidarité active (RSA), qui accorde une place centrale à l'incitation financière au retour à l'emploi, n'échapperait par exemple pas à un tel examen critique.

- Réaliser le coût de l'inertie induit par un esprit du temps conservateur

Le mouvement naturel qui conduit à chercher à actualiser l'analyse d'Hirschman conduit à un certain sentiment d'accablement. Alors qu'Hirschman pouvait en 1991 encore espérer que la réaction néolibérale finisse par refluer comme avaient reflué avant elle les réactions aux différentes phases de progrès de la citoyenneté définies par Marshall, un tel optimisme paraît aujourd'hui déplacé. Le tournant néolibéral s'est véritablement installé, il a conquis jusqu'aux

forces politiques représentant le progressisme, comme l'illustre la transformation du *Labour Party* en *New Labour* par Tony Blair en 1997. Dans le sillage de ce triomphe du conservatisme, d'autres conservatismes que le conservatisme socio-économique se sont renforcés. Tandis que le néoconservatisme était réactionnaire et cherchait à faire refluer l'État, d'autres formes de conservatisme centrées sur les valeurs ont assis leur influence.

Dans la vie politique française, on peut rattacher à cette évolution le débat sur la laïcité : c'est bien sûr l'argument de la mise en péril que sollicitent certains défenseurs de la laïcité lorsqu'ils tendent à sacraliser telle ou telle part de l'héritage républicain. Comme chez Hirschman, une telle sacralisation empêche de penser au sujet de la laïcité autrement que sur le mode de la célébration incantatoire de la loi de 1905 qui n'est pas sans évoquer le « culte de la constitution britannique » dans l'Angleterre du début du dix-neuvième siècle. Une attitude progressiste au sens décrit plus haut consisterait à mettre sur la table les différents arrangements envisageables autour de la question des libertés religieuses, à peser le pour et le contre de chacun et à refuser ceux qui, à l'issue de cet examen, se révèlent avoir un bilan négatif. Une telle façon de procéder, si étrangère au débat public français contemporain, est celle qui inspire la politique publique des « accommodements raisonnables » mise en place au Québec et qui est défendue en France notamment par le spécialiste de la laïcité Jean Baubérot<sup>16</sup>.

Un autre exemple de « glaciation » induite par la rhétorique conservatrice pourrait être trouvé dans le récent débat sur la transition énergétique et l'opportunité de renoncer, à terme, à l'énergie nucléaire. Lorsque certains sont tentés de formuler l'alternative « soit le nucléaire, soit la bougie », ils empêchent ainsi une comparaison rationnelle des avantages et des inconvénients du nucléaire avec des scénarios alternatifs à base d'énergies renouvelables et fossiles et de sobriété énergétique comme le « scénario négaWatt ». Là aussi, la rhétorique mise en place par les conservateurs se rattache à la mise en péril, en l'occurrence celle d'un mode de vie auquel les Français sont supposés être attachés. Elle rejoint les craintes des conservateurs britanniques ou celles de Gustave Le Bon, à la fin du dix-neuvième siècle, s'opposant à la démocratisation car elle était suspecte d'être un facteur que l'on qualifierait aujourd'hui d'« anti-progrès ».

Une dernière série d'exemples de progrès potentiels que le triomphe de la rhétorique conservatrice a empêché ne serait-ce que d'examiner peut être trouvé dans le domaine économique et social auquel Hirschman accorde une importance particulière. Des réformes comme le revenu universel, la décroissance ou la diminution du temps de travail ont été

---

<sup>16</sup> Baubérot J. *Une laïcité interculturelle : le Québec, avenir de la France ?*, Editions de l'Aube, 2008

rendues indicibles par un esprit du temps résolument réactionnaire, alors même qu'elles ont leur cohérence et peuvent prétendre produire quelques effets positifs. Un progressisme rénové « à la Hirschman » pourrait remettre leur examen à l'ordre du jour.

### ***Les apports pour l'(apprenti) intellectuel***

Le livre d'Hirschman recèle au moins deux enseignements pour qui s'intéresse à la production d'idées et à l'économie des savoirs.

Le premier enseignement tient aux dynamiques de distinction liées à la notion de dévoilement des logiques à l'œuvre derrière une réalité donnée. Le prestige tiré d'une telle analyse, s'il peut sembler attractif pour qui a des velléités de production intellectuelle, sera sans-doute regardé après la lecture du livre d'Hirschman avec une plus grande perplexité : dans quelle mesure relève-t-il non pas d'une logique de légitime reconnaissance mais d'une logique de distinction et de recherche de ce qui est rare, et donc précieux ?

Immédiatement à la suite de cette question en vient une seconde : les logiques à l'œuvre dans cette économie des savoirs ne conduisent-elles pas à tordre la pensée pour en faire de beaux modèles qui, s'ils permettent d'obtenir une forme de reconnaissance ou de prestige, trahissent néanmoins largement la réalité et prospèrent au détriment de l'honnêteté intellectuelle ? La grande réticence d'Albert Hirschman à produire des modèles exhaustifs et prétendant à la scientificité ainsi que son goût pour la remise en question des présupposés et avis figés rappelle en quelque sorte que les facultés de conceptualisation « esthétisante », si prisées en France, ne sont pas indispensables à la production d'une pensée de qualité.

### 3.2.2. Les limites

#### *L'efficacité du propos*

Albert Hirschman a manifestement tenté d'atteindre plusieurs objectifs avec ce livre. Le premier est de documenter l'histoire de la pensée et surtout du discours conservateur. Un second objectif serait « d'armer » les progressistes pour lutter contre l'envahissante et engourdissante pensée néoconservatrice qui domine au début des années 1990. Or, ce livre, s'il fait œuvre d'érudition et s'il se révèle éclairant à de nombreux points de vue, n'est pas le guide de résistance à la pensée conservatrice qu'il aurait pu être.

Cette relative inefficacité du propos en termes de renforcement des capacités du camp progressiste s'explique notamment par un choix, celui de ne pas recourir à l'humour. Hirschman revient lui-même sur ce choix à l'occasion de développements sur l'humaniste F.M. Cornford, auteur d'une *Micro-cosmographica Academica*<sup>17</sup> qui moque les mœurs universitaires et définit des homologues humoristiques aux trois thèses d'Hirschman : le « Principe de la Porte Ouverte » qui « *commande de s'abstenir aujourd'hui d'agir avec justice de crainte de susciter l'espoir qu'on agira demain avec plus de justice encore* » et le Principe du Dangereux Précédent qui « *commande de s'abstenir d'accomplir aujourd'hui un acte que l'on sait être juste de crainte de manquer du courage nécessaire pour en faire autant demain dans un cas qui, pour différer fondamentalement de la situation présente, n'en présente pas moins avec elle une ressemblance superficielle* »<sup>18</sup>. Hirschman juge que Cornford semble être le seul à partager son intérêt pour la rhétorique conservatrice mais que le sujet lui « *a paru mériter autre chose qu'un traitement purement humoristique* ». In fine, même si l'on ressent que l'auteur s'est amusé à décortiquer la rhétorique conservatrice et à placer les conservateurs face à leur contradiction, le ressenti qui se dégage à la lecture du texte est celui d'une prose qui tend parfois à s'égarer dans les digressions érudites là où elle aurait pu s'adonner à un « *jeu de massacre* » jubilatoire de la rhétorique conservatrice.

<sup>17</sup> cité par Hirschman A. op. cit., p138

<sup>18</sup> Cornford, F.M. *Micro-cosmographica Academica*, 1908, p 30-31, cité par Hirschman A., op. cit. p139

## *Le cadre d'analyse*

Le cadre de l'analyse d'Hirschman peut lui aussi être critiqué. Le recours au modèle de Marshall, amendé par l'ajout d'un mouvement de réaction à la suite de chaque avancée progressiste, peut apparaître excessivement simplificateur. Il résume en effet la marche du progrès au jeu de deux acteurs, dont l'un incarnant la critique à caractère réactionnaire. Or, il est aussi possible de trouver trace, notamment durant la troisième phase de Marshall, de configuration à trois acteurs où l'avancée progressiste peut en partie être attribuée à l'influence, voire à la force menaçante, d'un acteur poussant les progressistes à passer véritablement à l'action. Ce rôle que l'on peut attribuer aux partis communistes ou à cet objet plus insaisissable qu'est « la rue », voire à l'Union Soviétique pour ce qui est de la reconnaissance des droits sociaux au niveau international, paraît dans certains cas être plus réaliste que le modèle à deux acteurs de Marshall. Les implications d'une telle configuration, qui suggère que des progressistes « de gouvernement » peuvent être soumis à une contrainte progressiste radicale, sont mal prises en compte par Hirschman qui, lorsqu'il aborde le cas des discours d'extrême gauche, les cantonne à un rôle qui s'apparente à celui d'un « idiot utile » qui sert le conservatisme. Hirschman ignore ainsi les dynamiques positives qui peuvent être générées lorsque les progressistes sont correctement incités à mettre en œuvre les réformes souhaitées. Pour aller plus loin, on peut aussi considérer que la réduction du débat que tend à opérer Hirschman à un dialogue (souvent de sourds) entre progressistes rationnels et conservateurs roués à la rhétorique manque une dimension des rapports entre camps politiques qu'est le rapport de force. Il est surprenant que ce rapport de force, abondamment pratiqué par le tiers acteur suggéré précédemment, n'occupe presque aucune place dans un livre qui retrace les évolutions de controverses politiques si importantes. En définitive, le livre s'intéresse peut-être trop peu à l'importance du rapport entre les discours et les actes qui détermine, autant sinon plus que la forme et les artifices du discours, les résultats des batailles politiques.

Une autre faiblesse attribuable au cadre d'analyse tient au principal apport du livre, à savoir le triptyque entre effet pervers, inanité et mise en péril. Cette classification, si elle ne prétend pas être exhaustive, semble sujette à certaines imperfections. Ainsi, la ligne de séparation entre l'effet pervers et la mise en péril peut apparaître ténue lorsque l'on réalise que l'effet pervers l'est toujours au détriment de quelque chose qui est considéré comme un bien et qu'il ne s'agit jamais simplement d'un effet « à rebours » : le plus souvent, il y a donc mise en péril de quelque chose et c'est uniquement parce que cette chose n'est pas nommée



que l'effet pervers peut passer comme une catégorie à part dans la typologie de Hirschman. Par ailleurs, si le triptyque s'appuie sur des mécanismes logiques, il fait passer au second plan des grilles d'analyses de l'histoire des idées qui peuvent paraître aussi pertinentes que la typologie proposée. Il s'agirait notamment de la dichotomie déjà signalée entre thèses d'inspiration religieuse et thèses d'inspiration pseudo-scientifiques. Les discours de justification auxquels donnent lieu ces thèses, qu'ils utilisent un argumentaire théologique ou qu'ils cherchent à naturaliser des phénomènes sociaux, sont des objets rhétoriques réactionnaires qui mériteraient aussi examen.

Il n'en reste pas moins, malgré ces réserves, que l'analyse proposée par Hirschman dans cet ouvrage se révèle particulièrement précieuse et riche, à l'image de l'œuvre diverse d'un auteur curieux et critique.

## 4. Bibliographie sélective de l'auteur

### 4.1. Ouvrages :

- **1958** - *The Strategy of Economic Development*, New Haven, Conn. Yale University Press (trad. : *Stratégie du développement économique*, Paris : éditions ouvrières, 1964)
- **1970** - *Exit, Voice, and Loyalty: Responses to Decline in Firms, Organizations, and States*. Cambridge, MA. Harvard University Press (trad. : *Face au déclin des entreprises et des institutions*, Paris, éditions ouvrières, 1972 ; *Défection et prise de parole*, Paris, Fayard, 1995)
- **1977** - *The Passions and the Interests: Political Arguments For Capitalism Before Its Triumph*. Princeton, NJ. Princeton University Press (trad. : *Les passions et les intérêts*, Paris, PUF, 1980)
- **1991** - *The Rhetoric of Reaction: Perversity, Futility, Jeopardy*. Cambridge, MA: The Belknap Press of Harvard University Press (trad. : *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris, Fayard, 1991)
- **1995** - *A propensity to self-subversion*. Cambridge, Mass. Harvard University Press (trad. : *Un certain penchant à l'autosubversion*, Paris, Fayard, 1995)

### 4.2. Articles :

- **1992** - « L'argument intransigeant comme idée reçue : En guise de réponse à Raymond Boudon », *Le Débat*, n°69.

## 5. Références

### 5.1. Ouvrage :

- Ceratton C. et Frobert L. (2003) *L'Enquête inachevée : Introduction à l'économie politique d'Albert Hirschman*, PUF

### 5.2. Articles :

- Boudon R. (1992/2) « La rhétorique est-elle réactionnaire ? » *Le Débat*, n°69, p87-95.
- Dromby F. (2007/8) « Albert O. Hirschman, telle un cible mouvante », *Revue française de gestion*, n°177
- Edey Gamassou C. (juin 2005) « Albert O. Hirschman : aperçu de ses apports aux sciences de gestion en général et au management public en particulier », Contribution au séminaire du RECEMAP sur les Grands Auteurs en Management Public
- Hirschman A. (1992/2) « L'argument intransigeant comme idée reçue, réponse à Raymond Boudon », *Le Débat*, n°69, p96-102.